

Ces paroles, si profondément vraies, devaient être dites. Ne pourraient-elles pas être affichées dans toute l'Allemagne ?

Quels sentiments ont dû agiter les âmes de ces fonctionnaires prussiens, en les entendant retentir dans la grande salle du château de Mayence ? Un profond psychologue pourrait seul les analyser.

Le général Fayolle aborde ensuite la période finale de la guerre, qui depuis le 15 juillet, a totalement changé de face, et il prend soin de montrer à ces Allemands, encore superbes, toute l'étendue de leur défaite, que le grand quartier général leur a dissimulée jusqu'au dernier moment.

En traits rapides, il fait passer sous leurs yeux le tableau des centaines de mille de prisonniers et des milliers de canons ramassés par les alliés sur les champs de bataille " jusqu'au jour où, acculés au désastre final, vous avez demandé grâce ".

Vérités essentiellement utiles à faire entendre à ces fanatiques qui ont l'impudence de clamer partout qu'ils n'ont pas été vaincus !

Hier encore, leurs gazettes ne racontaient-elles pas avec complaisance la rentrée triomphale de leurs régiments dans les cités pavoisées, sous des arcs de triomphe !

Or, de renseignements particuliers et authentiques reçus de Berlin, il ressort que le défilé des troupes dans les rues de la capitale a causé un vrai scandale : " Les soldats débraillés, en désordre, portaient leur fusil la crosse en l'air ; leur attitude était si déplorable que les officiers allemands, perdus dans la foule, en civil, en pleuraient de rage, manifestant à haute voix leur honte et leur dégoût ".

Même dans la défaite, ces gens-là bluffent encore tellement ils en ont l'habitude !

Après avoir étalé ainsi devant les fonctionnaires prussiens toutes leurs turpitudes et leur avoir fait toucher du doigt l'étendue de leur désastre, le général français établit un parallèle entre les actes de leurs armées de bandits et la noble attitude des troupes alliées :

" Vous redoutiez, leur dit-il, de justes représailles, mais la France est restée fidèle à ses glorieuses traditions, et les armées de la République ont traversé votre pays sans y faire le moindre dommage. Nous ignorons la " *schaden fraude* ", la joie du mal.

Leur ayant donné ensuite le conseil de la plus complète soumission aux ordres de l'autorité militaire, Fayolle conclut ainsi :

" Acceptez loyalement, dans votre propre intérêt, une situation qui est la conséquence des erreurs, des fautes de l'Allemagne et de sa défaite, et estimez-vous heureux d'avoir en face de vous un peuple qui, sans oublier le sort qui l'attendait s'il avait été vaincu par vous, restera dans la victoire, fidèle aux principes de justice qu'il a toujours défendus dans le monde. "

Paroles mémorables, digne d'un Socrate ou d'un Platon ! Elles seront peut-être inscrites un jour en lettres d'or sur le fronton du temple de la Paix.

Mais elles méritent surtout d'être méditées par le maître d'école allemand et enseignées à ses élèves ; aucunes, à mon avis, n'établissent mieux la différence insondable qui sépare la vraie civilisation de cette kulture germanique que Guillaume voulait imposer au monde !

Nos kantistes impénitents, qui redoutaient les excès de la " soldatesque " et traitaient couramment nos généraux de " buveurs de sang ", y trouveront aussi une verte leçon.

Je crains fort qu'elle ne profite ni aux uns, ni aux autres. Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

GÉNÉRAL PETETIN.

8 janvier 1919.

Ajoutons en terminant que les sentiments chrétiens du général Fayolle sont universellement connus dans l'armée française.

SINCÉRITÉ D'IVROGNE

Un bon curé irlandais rencontre un de ses paroissiens, et lui dit :

— Paddy ! j'ai eu grand'honte en te voyant, hier, entrer au cabaret.

— Ah ! monsieur le Curé, vous auriez eu encore bien plus grand'honte, si vous m'aviez vu en sortir !

